

Une enfance dans la guerre. Algérie 1954-1962

Lecture de Lucette Heller-Goldenberg

Toute l'œuvre de Leïla Sebbar s'inscrit dans l'histoire mouvementée de La France et de l'Algérie. Dans le dernier ouvrage collectif qu'elle a dirigé, paru aux Editions Bleu Autour en 2016, quarante-quatre auteurs décrivent l'histoire de l'Algérie et de la France de 1954 à 1962. Nous découvrons par ces récits d'enfance, à travers la « restitution affective du passé » (p. 7) l'évocation de la « guerre fantôme » (p. 9), une « guerre sans nom » (p. 209) qui, à partir du 1^{er} novembre 1954, a secoué l'Algérie coloniale pendant 8 ans. C'est selon Monique Ayoun, « un chassé-croisé, un rendez-vous manqué, un grand malentendu » (p. 47).

Une guerre ? Il faut signaler dès le départ « la querelle des mots qui a laissé des traces » (p. 8). Joëlle Bahloul précise : « Dans l'Algérie de mon enfance, on ne parlait pas de « guerre ». La violence, les explosions dans les villes, les assassinats sur le bord des routes de campagne, les barricades au cœur d'Alger et d'Oran, les manifestations menaçantes des populations « indigènes » arabes contre l'armée coloniale, la répression militaire et les exactions de l'OAS, les séances de torture de militants FLN sous nos fenêtres pendant quelque temps, on appelait tout cela « les événements » (p. 49).

Nous savons que les mots ne sont pas innocents. Refuser d'utiliser le mot guerre est symptomatique du mépris de la majorité des Français face aux Algériens, dépossédés de leur territoire et souvent de leur honneur. Dans l'esprit occidental de l'époque, il était légitime de civiliser ces barbares. C'est toujours Joëlle Bahloul qui écrit : « On ne reconnaissait pas l'adversaire comme un belligérant légitime, mais comme des « fellaghas », des voyous, des criminels aux yeux « du pouvoir colonial » (p. 49). Cette dénomination fautive pour désigner la Guerre d'Algérie a perduré de longues années, ce qui conduit les auteurs de cet ouvrage à dénoncer le déni de la réalité qu'on refusait de voir. Monique Ayoun écrit : « Mes parents refusaient farouchement de voir la guerre. Ils parlaient pudiquement d' « événements ». Mon père ... Tout ce que je sais, c'est que de toutes ses forces, il refusait d'y croire. Comme tout le monde. Comme la plupart des Français d'Algérie » (p. 43). Joëlle Bahloul insiste également sur cet aveuglement collectif : « Le mot « événement » relevait de l'ordre du tacite, de la censure, du désir de cacher une réalité difficile » (p. 50). Patrick Chemla constate : « Cette euphémisation de l'événement procédait du désaveu qui masquait la réalité pour la rendre supportable » (p. 103). Relevons encore sous la plume d'Abdelkader Djemai : « Les attentats, les plasticages, les fusillades éclataient régulièrement dans la deuxième ville du pays où la guerre qui ne voulait toujours pas dire son nom, était en train d'agoniser » (p. 117). Anne-Marie Langlois analyse de façon subtile, ce refus récurrent d'envisager la réalité telle qu'elle se déroulait sous les yeux de tous : « Pour nous qui apprenions les guerres dans les manuels d'histoire, il était difficile de croire que nous vivions une guerre vraie, puisqu'il n'y avait pas d'armée ennemie en face » (p. 160). D'ailleurs, poursuit Martine Mathieu-Job : « Le mot « guerre » a-t-il jamais été prononcé depuis mon enfance en Algérie ?... L'éducation familiale procédait d'une culture du silence » (p. 185). Bernard Zimmermann insiste sur ce point crucial : « Alors que le journal *L'Echo d'Oran* parle d' « événements », je parle de « guerre » à Madeleine. (Il faudra attendre bien longtemps pour que l'on requalifie les « événements d'Algérie » en « guerre d'Algérie ». Moi, en cet instant, j'appelle naturellement les choses par leur nom » (p. 283). Mais dire qu'un chat est un chat implique la reconnaissance d'une réalité qu'on assume en toute connaissance de cause.

Or, c'était insupportable dans l'œil de la colonie dont l'erreur a été précisément de refuser de reconnaître que sur le territoire algérien, colonisé en 1830 par les Français, il existait des Algériens, dignes de respect, avec une culture qu'on mésestimait pour ne pas faire l'effort de la découvrir, une culture différente de celle que l'on voulait imposer à la population autochtone, jugée inférieure. Au lieu de vivre ensemble, sur un pied d'égalité, voire de fraternité, au lieu de chercher à découvrir l'autre pour s'enrichir de ses particularités, on l'a écrasé, méprisé, civilisé, souvent maltraité. L'altérité vécue dans la dignité était refusée. Certes, il y eut des êtres remarquables, de vrais humanistes, mais rares furent ceux qui cherchaient à aller au-devant de l'autre, désireux comme l'écrit Christine Ray de découvrir son originalité pour s'en imprégner : « Toi, l'Autre, prête-moi ton chant, ta plume et l'encre où la tremper » (p. 233). Plus courant était le sentiment de supériorité face aux « indigènes », une infériorité intériorisée parfois par les Algériens eux-mêmes, désireux de ressembler au modèle imposé, comme le signale Mohamed Kacini : « Ma mère n'aimait pas la France, mais elle voulait que je ressemble « aux enfants des Français ». Pour la rentrée 61, je portais une chemise blanche et un short. La honte. Tous mes camarades étaient en burnous, la tête rasée avec une petite mèche sur le front » (p. 149).

Qu'on ne s'étonne pas que la rancœur devienne, au fil du temps, explosive. Dès le début de la guerre, des mots têtus, porteurs de violence virulente font leur apparition : « A cinq ans, écrit encore Christine Ray, je savais déjà que des mots tuent. Et que les mots tus paralysent la pensée, qu'ils nous livrent sans défense des mots de haine » (p. 233). C'est ainsi que commencent à circuler OAS, FLN, Fellaghas, Pieds Noirs. Anne-Marie Langlois confie : « la Toussaint de 1954... À partir de cette date, le pessimisme et la peur semblèrent gagner progressivement les adultes. Pour moi, ces événements lointains ne me concernaient pas, rien dans ma vie quotidienne ne changeait. J'appris de nouveaux mots : fellaghas, FLN, willayas, attentats, embuscades, et nous, les Européens, sommes devenus les « Pieds Noirs », on se demandait bien pourquoi » (p. 159). Une expression plus que curieuse en effet : « Nous ne sommes pas noirs, nous sommes des Pieds Noirs, l'expression commence à être utilisée. Je prends peu à peu conscience que nous sommes une espèce différente des Métropolitains, Français, mais d'Algérie », explique Bernard Zimmermann (p. 285). Ce nouveau qualificatif est directement lié à la colonisation et à la Guerre d'Indépendance qui y mit fin. « Pied-Noire, qualifiant que je récusé puisqu'il est associé à « Algérie française », c'est ainsi que je suis perçue alors que je pense désormais « Algérie algérienne », avoue Christiane Achour-Chaulet (p. 29). Le divorce est consommé avec les Algériens, mais aussi avec les Français de France qui ne percevront pas le désarroi des Français d'Algérie, obligés de quitter leur terre natale, et qui les recevront « à bras fermés » comme le chante Georges Brassens. L'Indépendance de l'Algérie, proclamée en 1962 provoque un cataclysme qui va se heurter à « l'indifférence des Français et leur méconnaissance de l'Algérie » constate Christiane Achour-Chaulet (p. 29), alors que les Français catholiques et juifs sont forcés au départ précipité, en abandonnant tout derrière eux, sans espoir de retour. L'erreur majeure de la colonie aura été le « racisme invraisemblable entre les communautés qui ne se mélangeaient pas », écrit Patrick Chemla (p. 106). « Un eux et nous s'est installé » constate Christiane Ray (p. 231). La ségrégation est également évoquée par Dany Toubiana comme une des causes de l'échec de la convivialité qui n'a pas fonctionné en Algérie : « Il y avait elles d'un côté, et nous de l'autre », elles étant les petites filles algériennes qui faisaient des kilomètres pour venir à l'école, les Fatima, Zohra, Faouzia aux prénoms interchangeableables (p. 254). Yahia Belaskri a souffert comme Joëlle Bahloul de ces « lignes de séparation et d'animosité » qui séparaient les êtres au lieu de favoriser le dialogue (p. 51). Il écrit : M'dina J'dida ... ex-village nègre du temps de l'humiliation. Mon quartier était entouré de barbelés. Nul ne pouvait entrer ou sortir sans laissez-passer, sésame indispensable (p. 55).

Ces pratiques courantes, détestables, suscitent l'animosité, un désir de vengeance qui va exploser à l'Indépendance, une détestation, cause de « l'exil ou plutôt le bannissement » (p. 103), voire la disparition de toutes les populations ressenties comme étrangères au pays. C'est toujours Patrick Chemla qui constate en 2005 qu'au cimetière juif d'Annaba « les tombes en avaient été profanées, comme s'il fallait éliminer toute trace d'une présence juive » (p. 107).

Et pourtant ces juifs et ces Français d'Algérie ne sont pas des étrangers. Leur mode de vie a été fortement coloré d'algérianité dont ils n'avaient pas vraiment conscience avant leur arrivée en France. Georges Morin a du mal à admettre qu'il est devenu indésirable en Algérie, son pays : « De quoi suis-je coupable ? Quel forfait dois-je payer ? Il y a chez les Pieds Noirs, comme partout, de francs salauds et des gens détestables, mais aussi il y a des gens formidables, et surtout, une masse de braves gens qui ne demandent qu'à vivre en paix là où ils sont nés » (p. 214).

1962 ! Aucun Français n'avait vraiment présagé l'Indépendance et son issue fatale : « Le grand départ des Français, cet exil immense, cet abandon tragique d'une terre qu'on croyait la nôtre. Aucun Pied Noir n'envisageait de quitter le pays ... avec une valise » écrit Alain Vircondelet (p. 265). Personne ne pensait pouvoir être chassé du « paradis » écrit Monique Ayoun qui poursuit : « Moi, je suis née justement au moment où la balle a tué, où le malheur est tombé sur nous. Je n'ai connu que la mauvaise part de l'Algérie : celle de la déchirure, celle de la douleur. Et pourtant, l'Algérie-bonheur est le fondement même de ma vie... Un lieu à la fois très présent et abstrait qui a nourri à tel point mon imaginaire, que j'ai toujours été en manque de ce pays alors que je l'ai si peu connu. De la guerre, mes parents ne parlaient jamais. De leurs bouches s'échappaient seulement des mots magiques qui ont enflammé mon imagination » (pp. 43-45).

Est-on devenu plus intelligent face aux erreurs du passé ? Certes, la Guerre d'Algérie a sonné le glas de la colonisation française, mais Martine Mathieu-Job constate que « la détresse des réfugiés d'aujourd'hui réactualise celle que j'ai alors vue de près. Il y a un fonds commun à toutes les guerres » (p. 189).

On peut espérer que des êtres de bonne volonté sauront devenir des bâtisseurs de paix et qu'une Europe forte permettra d'éviter les conflits présents et à venir pour instaurer une paix durable dans le monde.

Selon Jean Starobinski « la critique littéraire ..., l'adhésion aimante à l'œuvre d'un autre coïncide avec la naissance du moi poétique ». Telle n'est pas ma prétention, mais mon souhait reste de contribuer à faire connaître cet ouvrage, riche d'enseignement et d'émotion, porteur d'expériences humaines, propices à la réflexion.

Lucette Heller-Goldenberg
Nice, juin 2016